

Viva la muerte !

Jean-Pierre BASCLET

Texte paru dans la revue *Che Vuoi* n°11, reproduit ici avec leur aimable autorisation.
Jean-Pierre BASCLET – Psychanalyste, Bourg la Reine.

« *Qui peut vivre un peu plus sans forcer sa nature ?* »
André Frédérique – Le moribond in « Histoires blanches »

Peut-on écrire dans le champ de la psychanalyse à propos de ce qui est considéré comme « suspect », mal défini, sans avoir à en démontrer la validité, le bien fondé théorique ou la pertinence au niveau clinique ? La dernière théorie des pulsions que Freud développe à partir de 1920 est de ces « patates chaudes » qu'on se refile, sans trop savoir quoi en faire d'autre que de la passer à son voisin. La pulsion de mort y figure comme « spéculation » et rend, aux yeux mêmes de son créateur, la grande dualité qu'elle forme avec les pulsions de vie, bancaire.

N'est ce pas ce que sous-entend Lacan quand il dit en 1960 : « *Je veux simplement dire que l'articulation de la pulsion de mort dans Freud n'est ni vraie, ni fausse. Elle est suspecte* ». N'est-ce pas le même constat que tire Laplanche en 1970 quand il écrit : « *Bien sûr, avec la pulsion de mort, il y a eu maldonne, les jeux ont été mal faits* » ?

L'un n'en dira pas beaucoup plus, l'autre dira déboucher cette question sur celle de « l'âme même, le principe constitutif, de la circulation libidinale », usant à cet endroit d'un terme, l'âme, bien délicat à employer, de par sa polysémie, dans un tel contexte. La pulsion de mort n'est-elle « *qu'une équation à retardement de la vie / ... /*

sous forme de pulsion finale » comme l'avance Baudrillard ?

Est-elle autre chose qu'une « *signification énigmatique* » comme l'écrit Lacan ?

Comment participe-t-elle de ce « mixage » (cette métaphore acoustique en vaut bien d'autres mais présente l'avantage d'être passée dans le langage courant par le biais du traitement de la bande son cinématographique), comment participe-t-elle donc, de ce mixage, qui n'est jamais si audible que quand il n'est plus réduit qu'à une de ces composantes : cri, souffle, bruit du couteau sur l'assiette ou de la chaise sur le sol carrelé (voir et revoir « 2001 Odyssée de l'espace », de Stanley Kubrick).

Ce qui reste là porte la trace, dans son unicité, de ce avec quoi il était mêlé, un temps, dans un dosage et une intensité variables, représentation, parfois bruyante, de la vie, à l'instar de ces « *motions pulsionnelles pures* », rarement observables, parce qu'elles sont le plus souvent fondues dans des « *alliages de proportions diverses* », pour reprendre les termes de Freud.

Les configurations où un tel *Entmischung* s'opère et où les composants du mélange, enfin

désolidarisés, se donnent à voir clairement, sont en nombre limité et Freud les énumère :

- le sadisme s'affirmant comme une perversion indépendante
- l'accès épileptique
- la névrose obsessionnelle et son ambivalence résiduelle
- la régression libidinale de la phase génitale à la phase anale.

Osons avancer l'idée que certains, à l'heure où la mort réelle se profile, croient voir là, dans ces moments ultimes, la désunion de leurs pulsions qui laisse entrevoir celles-ci en leur état « natif », jusqu'alors masqué dans les différents alliage qui procédaient du processus vital. Ainsi en irait-il de la pulsion de mort.

Trois hommes écrivent. Ils posent la question de ce qui se défait, de ce qui les emporte, de ce qui l'emporte, à la fin, dans ce qu'ils se représentent, plus ou moins confusément, comme un affrontement des contraires.

Le premier, en exil, a 82 ans, il lui reste un an à vivre. Le second, dans son pays occupé par l'ennemi, va s'éteindre dans à peine six mois, à l'âge de 53 ans. Le dernier, 32 ans, écrit, in extremis, avant de mourir, en évoquant le premier, qu'il n'a jamais connu, disparu vingt sept ans auparavant : « ... *tout ce qui vit pousse continuellement au mélange, à la génération mutuelle, à l'union et toute séparation, division, dissociation et dislocation est sans cesse et à chaque fois, la mort.* ». Ces lignes d'un « Mars en exil » sonnent, par delà les années, les guerres, chaudes ou froides, et autres exterminations diverses, comme un écho lointain de celles écrites par le vieil homme en exil : « *Le but de l'Eros est d'établir des unités toujours plus grandes afin de les conserver : en un mot, un but de liaison. Le but de l'autre instinct, au contraire, est de briser tous les rapports, donc de détruire toute chose.* ».

Sigmund Freud, 1938, à Londres ; Fritz Zorn, 1976, à Zurich ; René Allendy, 1942, à Montpellier, « *en bordure d'un autre monde* », cloué chez lui, dans ce qui n'est bientôt plus une « zone libre » écrit, lui : « *Je me vois à la frontière de deux mondes. La vie des hommes où j'étais ces jours derniers avec le goût des repas, les problèmes professionnels, l'anxiété sur le sort du monde ; et l'autre monde fait de fumées sombres un peu lourdes, un peu informes, sans couleur,*

sans relief, sans joie ni tristesse, de fumées qui sont comme la dissolution de tout ce qui a existé et qui n'a maintenant plus de formes solides. ».

Ils nous parlent, à leur manière, de leur destin, à l'heure où il se confond avec celui, particulier et non répertorié comme tel, de leurs pulsions. en tant qu'il mène celles-ci à leur propre disparition.

Freud, le vieux maître qui n'a pas encore renoncé à transmettre ce qu'il a élaboré et qu'il remanie sans cesse, n'a plus devant lui que quelques mois de coexistence avec son « *cher vieux carcinome* ». Il recevra, d'ici peu, ses derniers visiteurs sous une moustiquaire, pour se protéger des mouches.

Allendy, martyrisé par ses oedèmes, sa hernie, son épuisement musculaires et ses « *odeurs d'urinoirs* », rêve de bouffe et de steppes désolées battues par un vent glacial où il marche, seul, tel « *un combattant sur le front de Russie* ». Invoquant la figure de Paracelse, comme le recours glorieux d'un fils trop tôt abandonné par un père avare de conseils, malade de ses « *identifications paternelles* », comme il dit, il se gave de granules homéopathiques et refait sans cesse son thème astral.

Zorn, Mars, federico, aux identités multiples, jeune bourgeois « *comme il faut* », « *éduqué à mort* », envahi par le cancer, maudit Dieu, le « *maître des abominations* ». C'est que « *ça ne rit pas* » en lui ! Ce qui fait mal, ce ne sont pas les cellules cancéreuses, ce sont les organes sains comprimés par le cancer. Où donc est-il ? Qui est-il, encore ? C'est la douleur qui dicte la réponse : « *partout où ça fait mal, c'est moi* ». Au bout de cette quête, une affirmation toute schrébérienne : « *Je suis le carcinome de Dieu* ».

Ils témoignent tous, à leur manière, de leur ultime tentative de maîtriser, avant que de s'y abandonner, peut-être, ce qui, depuis si longtemps, les meut, les tirant ou les poussant, selon la langue à laquelle ils appartient (voir le travail de Georges-Arthur Goldschmidt). C'est l'instant où la figure du destin surgit sous leur plume comme la représentation héroïque de cet équilibre si précaire qui ne tient peut-être, comme semble le croire Allendy, que tant qu'on peut « *aimer d'amour chacun de ses tissus, chacune de ses cellules* » et qui lui fait dire, en cet instant : « *Alors, dans la lutte actuelle, alors que je sens déferler en moi comme un ouragan, les forces destructrices de la mort, et les résistances acharnées de la vie, il me vient l'impression consolante que je n'ai qu'à m'en remettre pieusement à l'équilibre des puissances qui me*

dépassent et que je peux m'endormir sans remords, sans crainte, comme un enfant malade, sous l'œil d'une garde attentive ».

C'est le même destin qu'évoque Zorn (et qui n'est pas sans évoquer la libido), qu'il personnifie en lui prêtant ce discours : « Bon, puisqu'on ne peut rien tirer du vivre, essayons donc le mourir ». Et de conclure (provisoirement) : « et voyez, ça allait mieux ainsi ». Ce destin lui rend impossible de souhaiter être quelqu'un d'autre et que ce qui a eu lieu n'ait pas eu lieu. La seule possibilité qui lui reste est que « la situation actuelle tourne bien ». Qu'elle tourne bien, n'est pas plus guérir que mourir ; c'est, en fin de compte, accepter et réaffirmer que ce cancer qui le dévore, ne soit pas une ultime représentation de sa subjectivité ou une production ultime de sa créativité.

Là où Freud affirmait, pour lui-même (avec humour ?), dans une lettre à Max Eitington, le 5 mars 1939 : « une biopsie a révélé que nous avons affaire à une nouvelle tentative du carcinome de prendre ma place », Zorn énonce que c'est sa famille, son origine, « un héritage, en moi, qui (le) dévore ».

Qu'est-ce qui, en ces moments particuliers, cède la place, et à quoi, pour qu'un sujet en vienne à penser son absence, un court instant entrevue, comme présence dévorante de l'Autre ?

C'est le moment où, pour Allendy, se pose la question de savoir si « la mort ne serait pas, en fin de compte, un abandon d'intérêt pour notre support physique, un déplacement de « libido » vers d'autres objets que notre corps, peut-être une recherche de sensations nouvelles tournées vers des possibilités extra-corporelles, ou la volonté d'obtenir d'autres contacts sur d'autres plans ? ».

Ultime construction ésotérique pour en finir avec cette psychanalyse dont il a pourtant été un des pionniers, introspection touchante et maladroitement qui lui fait dire : « Est-ce que je ne tomberais pas malade chaque fois qu'il y a en moi trop de révolte et trop d'impuissance, comme pour dériver en symptômes hystériques une tension qui autrement mènerait à quelque délire de fureur maniaque ou d'angoisse mortelle ? ». Voilà une bien pathétique manière de reprendre le dire de Freud dans « Pour introduire le narcissisme » : « Un solide égoïsme préserve de la maladie, mais à la fin l'on doit se mettre à aimer pour ne pas tomber malade, et l'on doit tomber malade lorsqu'on ne peut aimer, par suite de frustration ».

Sans réponse, ils finiront par mourir, tous, non sans s'être posé une dernière fois la question de ce qui les a si longtemps maintenus en vie et qui s'estompe.

Allendy : « Pour vivre, il faut maintenant abandonner tout goût de la vie, le supplice ne cessera que lorsque la solution dernière me sera devenue tout à fait indifférente. Est-ce là la grande sagesse des mystiques et des philosophes ? ».

Freud, lui, dont l'univers se résout à « un petit îlot de souffrance nageant sur un océan d'indifférence », mettra en acte, on le sait, cette « solution dernière » évoquée par Allendy : « Maintenant, ce n'est plus qu'une torture et cela n'a plus de sens » seront ses derniers mots, si l'on en croit les rares témoins de ces instants.

Faire cesser le supplice, pour l'un, la torture, pour l'autre, c'est, semble-t-il, convenir que ça n'est plus que cela, leur vie, qu'il n'y a plus rien d'autre qui vient se mêler à ce qui était déjà suppliciant et torturant mais qui, peut-être, du fait du mélange, du mixage, rendait la vie encore possible.

Cette vie, placée sous le sceau de l'harmonie à tout prix, Zorn ne pense pas qu'elle soit plus vivante que la mort, d'où « l'essai du mourir ». Il jette alors, lui « le déclin de l'Occident », comme un dernier slogan révolutionnaire : « Plutôt le cancer que l'harmonie ou en espagnol : Viva la muerte ! ».

Bibliographie

Les citations, trop nombreuses pour être répertoriées au fil du texte, sauf à en rendre la lecture pénible, renvoient aux ouvrages suivants :

- René Allendy : *Journal d'un médecin malade*, Piranha, 1980
- Jean Baudrillard : *L'échange symbolique et la mort*, Gallimard, 1976
- Sigmund Freud : *Au-delà du principe de plaisir ; Le moi et le ça* in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1966
- *Inhibition, symptôme et angoisse*, NRF Gallimard, 1971
- *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, NRF Gallimard, 1971
- *Abrégé de psychanalyse*, PUF, 1968
- Georges-Arthur Goldschmidt : *Quand Freud voit la mer*, Buchet/Chastel, 1995
- Jacques Lacan : *l'agressivité en psychanalyse* in *Ecrits*, Le Seuil, 1966
- *Le séminaire Livre VII : L'éthique de la psychanalyse*, Le Seuil, 1986
- Jean Laplanche : *Vie et mort en psychanalyse*, Flammarion, 1974
- Max Schur : *La mort dans la vie de Freud*, NRF Gallimard, 1975
- Fritz Zorn : *Mars*, NRF Gallimard, 1980